



Arrivé du Car ferry a Marseille © J. Windenberger / Rapho

L'ACCUEIL COMME HORIZON DE LA MIGRATION

Le rôle des médiations tend parfois à être occulté, négligé par la gravité des événements qui souvent ordonnent dans le temps et l'espace les migrations. Or ces médiations, qu'elles s'expriment sous la forme de voyages, de lectures, de rencontres diverses et variées important dans la formation d'un projet migratoire. Par leur force suggestive, les différents canaux d'accès à la connaissance des lieux permettent en effet d'inventer de nouveaux possibles, d'élargir l'horizon d'attente des individus et par là même contribuent à mettre sur les routes des migrants que nous qualifierons de volontaires. Volontaires, ces derniers le sont, à la poursuite d'un rêve devenu progressivement défi : s'installer dans un pays ou une ville qui, au fil du temps, a cristallisé leur attention. Pour autant, cette aspiration sera-t-elle suffisante pour surmonter les difficultés (administratives, linguistiques, matérielles mais aussi personnelles) qui ne manqueront pas de se présenter aux différentes étapes de l'installation ? À la croisée entre l'imaginaire porté par la médiation et le défi qui anime désormais le migrant s'intercale un moment fondamental pour comprendre et rendre opératoire l'arrêt dans le mouvement : la rencontre entre migrant et autochtone et l'accueil qu'elle rend possible.

Migrer ne va pas de soi quand rien n'y contraint vraiment. Aussi, de façon à souligner la complexité de cette activité, nous appuierons notre réflexion sur les résultats d'une recherche (De Gourcy C., 2002)



Pierres sculptées
© J.F. Desclèves

s'intéressant aux conditions d'accueil des migrants à partir de trois villes¹ retenues comme points de convergence des parcours migratoires. Dans cette perspective, l'accueil, que nous envisagerons sous l'angle spatial tout autant que social, invite le migrant à s'arrêter et à définir ainsi pour un laps de temps plus ou moins long les bases de sa sédentarité. L'arrêt dans le mouvement procède en effet étroitement de l'expérience habitante de ces individus et de la mémoire intime et familière inscrite au cœur même des conditions de l'accueil. Notre approche consistera ainsi à envisager les différents possibles qui scandent la relation avec l'autre entre perception/construction de l'étrangeté et condition de décence de la rencontre. Les récits de migrants² nous invitent donc à pénétrer au sein de ce processus de connaissance/reconnaissance où la rencontre s'effectue autant avec l'autre, l'autochtone, qu'avec un lieu donné, celui de la ville d'inscription.

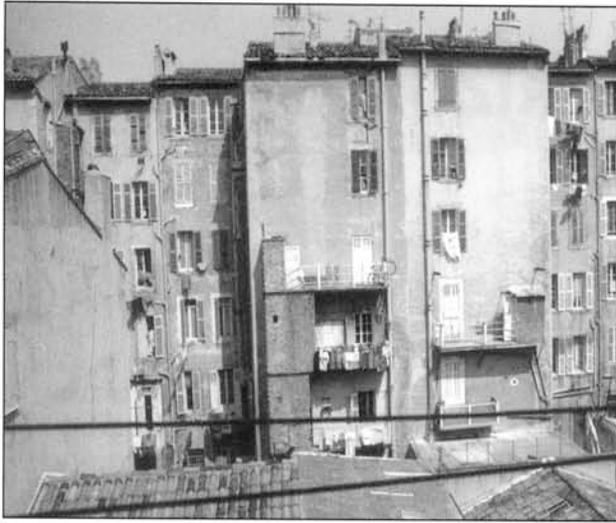
Les marqueurs d'étrangeté

« Ah moi je ne me sens pas étrangère, mais les autres me traitent en étrangère et effet Pygmalion, on est obligé de se vivre en étrangère. Oui, oui. " Oh l'accent, c'est pas d'ici ! " C'est la première chose. Bon et c'est parfois simplement par intérêt et parfois c'est pour dire, vous faire sentir que vous n'êtes pas d'ici (rires). Mais ça porte moins à conséquence dans une ville portuaire comme Marseille » (Patricia, 57 ans, maître auxiliaire d'origine australienne).

« Moi en tout cas moi je rigole souvent parce que les gens me disent : " Oh mais vous n'êtes pas d'ici, vous ne venez pas d'ici ". Et puis alors je dis : " Oui ". Parce que je pense qu'au bout de dix-huit ans on peut quand même dire oui, quoi. " Ah mais vous avez un accent ". Alors (rires)... " Vous n'avez pas l'accent d'ici ". Alors je dis : " C'est vrai que je n'ai pas l'accent d'ici mais n'empêche je suis quand même marseillaise parce que

1. Il s'agit d'Aix-en-Provence de Marseille et de Montpellier. La pertinence de ce choix se justifiait à partir de l'hypothèse selon laquelle l'apparente proximité géographique, climatique, culturelle, etc. des terrains ne devait pas pour autant masquer ou réduire la diversité, l'imaginaire différencié, les capacités d'attraction de ces différentes villes.

2. Quarante-deux entretiens de une à trois heures ont été réalisés auprès de migrants de toute nationalité et installés selon des durées de séjour qui varient de quelques mois à plusieurs années.



Une vue de Marseille

© V. Laurans

ça fait dix-huit ans que je suis là. Et que je trouve que Marseille est et était pour moi une école de vie. Et rien qu'à cause de ça déjà c'est devenu ma ville quoi". Voilà ce que... Mais les gens, enfin beaucoup de personnes ont besoin de s'identifier par notamment le langage oral et l'accent et voilà quoi. Mais enfin bon » (Stéphanie, 32 ans, éducatrice d'origine allemande).

Les récits d'acteurs relatant leur arrivée dans l'une des trois villes mettent en lumière l'épreuve de la connaissance/reconnaissance vécue par le migrant quand il arrive chez l'autre, l'autochtone. Le regard réflexif posé sur cette séquence particulière de la rencontre invite à considérer la relation qui se noue et se joue entre l'autochtone et le nouvel arrivant comme dissymétrique (Gotman A., 2001) : le « moi » avec toutes les caractéristiques qui lui sont propres s'oppose aux « autres » comme collectif indifférencié. Le déroulement de ce processus de reconnaissance se décline alors selon des étapes qui ritualisent et figent la rencontre avec l'autre. Ainsi cette épreuve que l'on aurait pu penser comme étant transitoire ne se dissout pas avec le temps, elle est sans cesse réactivée lors de la rencontre avec autrui car c'est la négociation des identités qui rentre en jeu dès lors qu'il y a interaction sociale (Goffman E., 1974).

Quel est donc ce pouvoir étrange qu'ont les autres, autochtones, de s'affirmer d'une part dans leur unité de groupe et d'autre part comme les détenteurs des « bonnes » façons d'être et de paraître dans des lieux dont ils revendiquent une appartenance de plus ou moins longue date ? Remarquons un trait commun qui caractérise les dires des précédentes locutrices : l'expérience de l'appropriation d'une ville n'est pas véritablement reconnue par les établis tant que l'individu qui y prétend a des marqueurs d'étrangeté. Étrangeté qui se révèle ici à travers les éléments souvent suspectés renvoyant à la question des origines géographiques. Autrement dit revendiquer l'appartenance à un lieu ne va pas de soi pour les autochtones. Déniée, récréée ou sans cesse à réaffirmer, elle passe trop

souvent par la reconnaissance de caractéristiques communes ayant le plus souvent trait à l'apparence (comme l'accent qui révèle les origines géographiques d'un lieu donné). Rappelons aussi à ce propos la célèbre étude de N. Elias et J.-L. Scotson (1997) qui décrit les mécanismes de l'exclusion d'un groupe donné par le seul fait qu'il se soit installé après les primo arrivants. La durée de résidence comme d'ailleurs les tonalités d'un accent constituent à ce titre des marqueurs qui participent de la construction sociale de l'identité d'un groupe ou d'un individu donné : « Oh l'accent c'est pas d'ici ! » (Patricia) ; « Oh mais vous n'êtes pas d'ici, vous ne venez pas d'ici » (Stéphanie). Ainsi la construction de l'étrangeté comme d'ailleurs de l'étranger procède d'un point de vue qui apparaît d'autant plus légitime qu'il est objectivé par le critère de durée de résidence.

Mais ce jeu qui se joue dans l'interaction sociale masque la complexité d'une réalité autre. L'appropriation d'une ville donnée se révèle d'abord dans la relation qui se noue entre l'habitant et la ville elle-même à partir de ce qu'il y investit. La mise en possession de l'espace urbain (« ma ville ») de la part du migrant témoigne de l'affectif comme condition d'inscription dans un environnement local. Apparaît alors dans cette mise en relation d'un « je » qui s'oppose au « nous » la communautarisation des figures de l'appartenance revendiquée par les individus ou le groupe établis de longue date. L'établi se définit en effet par rapport à une communauté donnée partageant différents traits distinctifs d'autant plus valorisés et naturalisés qu'ils sont susceptibles d'exclure ceux qui ne les possèderaient pas. Pourtant les différents registres de justifications tels qu'ils apparaissent dans les dires des locuteurs trouvent un compromis (Boltanski L., Thévenot L., 1991) dans l'engagement commun en faveur de la ville habitée. Dès lors la ville se partage, même si c'est sur le mode de la division.

L'accueil et ses dimensions

« C'est une ville qui me plaît. Voilà, il y avait... comme je vous dis, jusqu'à ce que je vienne à Aix, j'avais pas d'endroits où j'avais envie d'aller, quoi. Alors il y a une chose à Aix qui est aussi, que j'aime beaucoup c'est la Sainte-Victoire parce que quand j'étais gosse et tout ça, mes parents avaient une ferme en Algérie et à côté de cette ferme il y avait une montagne qui n'était pas si grande que Sainte-Victoire mais qui était exactement ce type de montagne, c'est-à-dire c'était un bloc rocheux comme ça qui s'appelait le Rocher des Pigeons et je crois que Sainte-Victoire me rappelle cet endroit que j'aimais beaucoup, et voilà. Et donc, je me dis : "Oh, ben j'ai retrouvé quelque chose comme ça" ». (Geneviève, 59 ans, fonctionnaire).

« Je suis allée à Marseille, à l'accueil à Marseille là-bas. Et là on me dit : "C'est à Aix". Je dis : "Je veux

étudier ça, je veux...” “Oui vous pouvez faire un dossier que vous pouvez avoir en octobre. Alors on vous dira la réponse”. J’ai dit : “Oui, donnez-moi un dossier alors”. Bon elle me dit : “Il faut que vous donniez un chèque”. “Mais j’ai pas de chèque, moi. Comment je vais faire ?” Elle me dit : “Tant pis, je vous donne un chèque”. Et ça, ça m’a paru génial. Ça m’a paru quelque chose de tellement accueillant. C’est vrai cinquante francs c’était pas grand-chose, mais c’est ce geste qu’elle a fait. Elle m’a dit : “Non, non tant pis”. J’ai dit : “Oui, je vous donne la monnaie”. Elle me dit : “Non, non après vous me rendrez. Allez je vous fais le chèque à mon nom. Ça y est. On n’en parle plus”. Et c’est des petits gestes comme ça qui font que tu restes ». (Valéria, 46 ans, d’origine chilienne).

Envisageons maintenant les différentes raisons qui font qu’à un moment donné les acteurs s’arrêtent et s’installent dans les villes rencontrées. Nous essaierons de montrer combien les mécanismes de l’accueil induisent dans l’expérience migratoire de ces personnes venues d’ailleurs les conditions qui rendent possible l’arrêt et envisageable l’inscription territoriale. Au-delà des marqueurs d’étrangeté qui marquent formellement la distinction entre l’établi et le migrant il est d’autres caractéristiques qui témoignent de l’engagement dans une dynamique d’hospitalité. Ainsi F. Héritier (2000) a mis en évidence les liens étroits qui unissent le don à l’accueil de nouveaux arrivants dans certaines sociétés africaines : « Le don de terre ne se refusait pas et une relation réciproque privilégiée d’hôtes était établie entre donneur et receveur, avec des prestations dans les deux sens. L’intégration qui suivait, achevée en deux ou trois générations, était rendue parfaite par deux traits : l’une était l’octroi, à ces gens immigrés venus d’ailleurs et demandeurs de terre, d’une fonction au sein du village (...) ; l’autre, c’est l’échange matrimonial ». Ainsi les modalités de l’accueil, quand elles se déclinent sur le mode du



Une place à Aix-en-Provence
© C. De Gourcy

partage, permettent de ne pas instituer la différence, quelle qu’elle soit, comme exclusive du reste de la société locale.

Le don apparaît comme une manifestation d’accueil et de réparation quand l’individu arrive démuné. Ainsi Valéria, notre interlocutrice, rapporte comme élément marquant des débuts de son installation, le geste bienveillant accompli par un membre du personnel administratif pour que son inscription universitaire soit effective. Le don qui témoigne d’une grandeur de reconnaissance, manifeste ainsi l’investiture symbolique qui inclut et légitime le nouveau venu à s’insérer dans des structures existantes. La valeur marchande de l’argent est ici annihilée par la puissance symbolique du don. Dès lors l’individu ne sera plus, ne pourra plus être de passage puisque invité à participer dans des configurations locales, à honorer ces attentes de rôle, à quitter ainsi son statut d’étranger.

Apparaît alors en filigrane la question des attaches. Attache que procure le sentiment de partager une commune humanité (Valéria) mais aussi attache qui se profile à travers la reconnaissance d’une appartenance. Les éléments du relief constituent en effet un support de mémoire et il s’agit bien là de la dimension mémorielle de l’accueil qui est célébrée dans cette reconnaissance. En effet devenir étranger ou ressentir l’étrangeté d’une situation donnée passe par l’épreuve de la perte – perte d’un pays ou perte de référents culturels – le manque étend sa charge négative aux lieux traversés (« jusqu’à ce que je vienne à Aix, j’avais pas d’endroits où j’avais envie d’aller », Geneviève). Si le retour dans le pays ou la ville natal(e) ne peut se réaliser, c’est l’émotion ressentie qui va permettre de faire le lien entre les éléments d’un passé et ce que la ville d’inscription permet de retrouver sur le mode de la connaissance/reconnaissance. La familiarité de la montagne ici mentionnée rend désormais possible la convergence entre un passé révolu et un présent à construire à partir de la dimension structurante du souvenir. Le souvenir ainsi restitué est ce qui colore le récit de l’accueil – qu’il soit social ou spatial – comme l’expérience unique qui rend significatif l’arrêt dans des lieux déjà appropriés.

Qui donc mieux que l’étranger sait convoquer une géographie de l’intime au cœur même de son expérience migratoire ? Les lieux vécus, évoqués, perdus mais aussi les lieux retrouvés permettent de dessiner les contours sensibles d’un horizon de référence qui prend sens par rapport aux conditions de l’accueil telles qu’elles ont pu se manifester à un moment donné. La familiarité retrouvée génère une impression de sécurité et le geste bienveillant de l’autochtone donne au nouvel arrivant les possibilités de son inscription dans la ville d’accueil. Examinons à présent un dernier point dont on a déjà relevé

l'importance car il participe aussi de l'accueil de l'étranger, le lieu lui-même.

La décence comme condition de l'accueil

« J'ai dit bon, et ça je le pense encore que si on a peu de moyens, on peut se tirer d'affaire plus dignement sur Marseille que... on se sent moins largué parce que bon si on n'a rien du tout, c'est-à-dire qu'on ne peut pas aller au restaurant, on ne peut pas... C'est, dans une ville comme Grenoble, on est vraiment mal par rapport à la plupart des... Alors qu'ici il y a plein de gens qui en sont au même point et on va se débrouiller pour faire un truc, acheter un machin dans un supermarché et manger ça sur la plage. Et on fera quelque chose, on



Étrange, étranger
© J.F. Descleves

pourra. Et ça me fait penser effectivement le peu de sociabilité qu'on avait, pendant des périodes après la guerre où personne n'avait énormément d'argent et on se débrouille avec trois fois rien et on se rencontrait quand même et ça c'est une chose que j'ai vécu très fort parce que moi je me suis trouvée bon vraiment très, très, très serrée et ça c'est aussi un facteur de désinsertion parce que quand on ne peut pas vraiment recevoir, on ne peut pas suivre les autres au restaurant, on ne peut pas partir en week-end et payer l'hôtel. Du coup plein de choses sont... on ne peut pas faire du ski parce que même, bon le but c'est d'aller faire de la raquette, seulement ça coûte trop cher parce que c'est... alors que Marseille avec un ticket de bus on peut aller marcher dans les calanques. Se faire quelque chose, on peut encore aller pique-niquer, on peut, c'est... Et on voit que les gens le font, on va dans les calanques, on a vraiment un but énorme dans les calanques. Parce qu'avec un ticket de bus ils peuvent le faire. Ils emportent le litron et ils vont sur la plage, c'est possible. Et ça je pense que c'est des plaisirs et qui font que l'on peut vivre un peu sans être complètement... » (Patricia).

Pour évoquer la dimension d'accueil que recèlent les

lieux – en l'occurrence notre regard s'est porté vers l'analyse de l'espace urbain et de son environnement – nous reprendrons le témoignage de Patricia, australienne vivant en France depuis une vingtaine d'années. Partir, même volontairement, suppose un vide, un manque parfois comblé par la dimension mémorielle qui transparait dans le familier. La vulnérabilité de l'accueilli en des lieux dont il n'est pas originaire tend à être compensée par les conditions de décence offertes par la société d'accueil comme par les lieux où elle s'enracine.

La société décente telle qu'elle a été pensée (Margalit A., 1999) est une société dont les institutions ne donnent jamais à ses membres une raison de se sentir humiliés. Ce principe dans sa réalisation ou dans son maintien constitue le préalable à toute société se prétendant juste. Cependant la question d'une société décente trouve d'autres conditions d'application si l'on considère les régimes d'humiliations que peuvent subir les personnes accueillies. Car même volontaire, la migration rencontre, dans les différentes phases de son accomplissement, des régimes de vulnérabilité auxquels est confronté le migrant³. Ainsi avons-nous décliné de différentes manières la vulnérabilité de l'accueilli : la relation accueillant/accueilli se cristallise en effet comme on a pu le voir, autour de questions ayant trait aux origines du migrant (l'accent comme marqueur d'étrangeté). En outre la relation accueillant/accueilli se structure autour d'autres pôles qui érigent le don en moyen de compensation et de reconnaissance de l'autre. Il nous reste, pour finir, à envisager la vulnérabilité du nouvel arrivant à travers les conditions d'accessibilité de l'espace de la ville quand celles-ci exigent un certain niveau de ressources.

L'intimité que nous livre le récit de l'individu-migrant ne doit pas faire oublier qu'il s'agit là d'une expérience partagée par un certain nombre d'individus et par là même sa dimension généralisable. Car la difficulté se raconte et se confronte aux attentes initiales, à la part d'espérance d'une vie meilleure ou simplement différente. La mise en comparaison des différents espaces traduit et exprime les conditions d'accueil des villes traversées. Ainsi les dires de la locutrice nous invitent à pénétrer au cœur de ce récit où migration et sédentarité se conjuguent alors dans une dynamique qui permet de produire un territoire.

Si la ville de Marseille répond au critère d'une société décente c'est parce que contrairement à Grenoble le cadre de vie proposé échappe à une exploitation marchande qui en restreindrait les conditions d'accès. En effet l'environnement de la ville de Grenoble est entré dans le circuit marchand avec une division du travail définie selon les différents types de loisirs

3. Régimes particulièrement mis en évidence par A. Sayad (1999) lorsqu'il étudie les conditions que réservent la société d'accueil et d'origine à l'émigré/immigré.



Vue sur Aix-en-Provence

© C. De Gourcy

proposés (ski, remontées mécaniques, etc.). Le site de Marseille, accessible à tous, n'est pas soumis à ces conditions d'accès. Les possibilités qu'offre l'espace de la cité sont prises en compte dans la mesure où elles vont procurer un bénéfice indépendant des revenus dont dispose la personne, bénéfice que nous avons défini en termes de décence et de respect de l'individu. Ainsi peut-on dire que l'espace accueille en tant qu'il est le produit d'une société, comme l'avait montré en son temps H. Lefebvre (1974).

La mise en comparaison des lieux traversés procure une marge de recul dans l'expérience migratoire, un regard distancié sur son propre parcours. La question des médiations entre un homme et un lieu se teinte ici d'une importance particulière car toutes les villes ne se valent pas aux yeux du migrant et, de cette mise en comparaison, ressort l'effectivité du projet. Par delà son dénuement, le migrant, qui a laissé dans les espaces de départ une profession et bien souvent une famille, trouve dans la ville d'accueil les conditions d'un mode de vie décent à travers les possibilités qu'offre un espace de déploiement. C'est ici que se donne à voir la visée éthique (Ricoeur P., 1990) et esthétique de l'accueil car le lien social se conçoit sur la base de ces deux dimensions principales : éthique car le respect de l'individu est au fondement de l'accueil (« si on a peu de moyens, on peut se tirer d'affaire plus dignement à Marseille ») ; esthétique puisque le respect de l'autre ne peut être effectif sans un minimum de plaisir et de

possibilités de détente (« on va dans les calanques, on a vraiment un but énorme dans les calanques »). Si l'aménité des paysages fait ainsi écho à leur accessibilité sociale, le critère de décence est la condition qui permet de faire sien un territoire par delà les marqueurs d'étrangeté des uns et des autres.

Accueil et écueil de l'étrangeté

La parole habitante a permis de faire ressortir l'accueil comme un des moments clés autorisant l'arrêt dans les lieux, le rendant possible. Les faits ténus, souvent intimes, dont les migrants nous ont fait part laissent ainsi penser que l'accueil constitue un mécanisme fondamental de la relation humaine mais aussi de l'arrêt dans le mouvement. Et, si les différents canaux d'accès à la connaissance des lieux débouchent parfois sur une démarche migratoire, il apparaît que c'est bien la dimension structurante de l'accueil qui invite ensuite le migrant à jeter, pour un laps de temps plus ou moins long, les bases d'un ancrage devenu possible. Pour autant il ne s'agit pas d'oublier la dimension de réciprocité de l'hospitalité car pour être opératoire, le migrant, et de façon plus large le nouvel arrivant, doit lui aussi accueillir l'autochtone. En effet si la personne est accueillie dans sa singularité, il faut bien voir la dimension universelle qui se joue dans l'acte même d'accueillir. Dimension universelle qui passe par un principe de réciprocité en s'ouvrant sur un

horizon de partage où le lieu, en tant qu'il est façonné par la société locale, trouve, comme on a pu le voir, une place prépondérante dans les différentes phases d'accueil. La dimension structurante de l'hospitalité mobilise ainsi trois termes étroitement liés, en constante interaction : l'accueillant, l'accueilli et le cadre spatial in-formé par le migrant dans ses qualités d'hospitalité, de mémoire et de décence.

Notons aussi que les ruses et les jeux d'acteurs ne sont pas absents de la rencontre avec l'autochtone. N'avons-nous pas rencontré des individus qui disaient cultiver leur accent d'origine parce que cela leur

conférait, à travers les marqueurs d'une étrangeté déroutante, une spécificité dont ils aimaient jouer ? On assiste alors parfois au retournement de la relation lorsque c'est l'accueillant qui est testé dans sa capacité à faire preuve d'ouverture envers celui qui porte des marqueurs d'étrangeté. Ainsi, l'étrangeté d'un individu donné procède d'un point de vue dont les termes peuvent parfois s'inverser et c'est peut-être ce qui constitue là son plus bel écueil.

Constance De Gourcy

RÉFÉRENCES

Boltanski L., Thévenot L., (1991), *De la justification ; Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

De Gourcy C., (2002), *La migration urbaine volontaire entre itinéraires biographiques et inscription spatiale. De la dimension mémorielle dans l'habiter*, Thèse de doctorat, Aix-Marseille III.

Elias N., Scotson J.-L., (1997), *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard.

Goffman E., (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.

Gotman A., (2001), *Le sens de l'hospitalité. Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre*, Paris, PUF.

Héritier F., (2000), « La conscience d'être immigré », in Barret-Ducrocq F. (dir.), *Migrations et errances*, Forum International Migrations et Errances, Unesco, 7 et 8 juin 2000, Paris, Grasset et Fasquelle, pp. 200-208.

Lefebvre H., (1974), *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.

Margalit A., (1999), *La société décente*, Paris, Climats.

Ricœur P., (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

Sayad A., (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.

Constance De Gourcy, docteure en urbanisme est actuellement ATER à l'Institut d'Aménagement d'Aix-en-Provence. Ses travaux qui s'inscrivent dans le champ migratoire s'intéressent plus particulièrement à la dimension volontaire ou autonome de la migration. Par ailleurs elle mène une étude en cours pour la Mission du Patrimoine Ethnologique portant sur le statut contrasté des espaces communs dans les ensembles résidentiels.
<cgourcy@libertysurf.fr>